

Itinéraire spirituel de Marguerite Bourgeoys (3^e et dernier article)

Yvon Charron

Volume 2, numéro 4, mars 1949

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charron, Y. (1949). Itinéraire spirituel de Marguerite Bourgeoys (3^e et dernier article). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(4), 522–539.
<https://doi.org/10.7202/801500ar>

ITINÉRAIRE SPIRITUEL DE MARGUERITE BOURGEOYS

(3^e et dernier article)

TÉNÉBRES PURIFIANTES (1670-1700)

Sans vouloir systématiser arbitrairement, on peut dire que les trente dernières années de Mère Bourgeoys sur la terre convergent toutes vers cette douloureuse purification de l'esprit dont le point culminant fut la période 1689-1694. Cette tranche de quatre années¹¹⁰ apparaît dans la vie de la fondatrice, un peu comme l'arête d'une montagne que le voyageur ne peut enjamber sans que saignent ses pieds et ses mains. Mère Bourgeoys, alors aux prises avec l'idée obsédante de son éternelle réprobation, atteignit par moments aux sommets de la souffrance morale. Ce fut au point que, considéré de ce point de vue, son cas n'est pas sans analogie avec celui de saint Vincent de Paul torturé par les tentations contre la foi.¹¹¹

Ces quatre années de désolation constituent donc, dans l'existence de la fondatrice, une phase spirituelle bien caractérisée; elles font période. Nous nous autoriserons de ce fait pour distinguer trois étapes dans la dernière partie de la vie de Mère Bourgeoys ici-bas: 1670-89; 1689-94; 1694-1700. En chacune d'elles le même travail de purification s'opère, bien qu'en des circonstances légèrement différentes.

1670-1689

Nous ne sommes pas éloignés de croire que la confiance en Dieu fut la disposition spirituelle fondamentale chez Mère Bourgeoys.^{111a}

110. EA., 143, 144; aussi Glandelet, VSMB., 45

111. H. Lavedan, *Monseigneur Vincent, aumônier des Galères* (Paris, Plon, 1929), 88-91.

111a. Glandelet, VSMB., 81.

Tout d'abord un contact un peu suivi avec l'ensemble des *Écrits Autographes* crée cette opinion dans l'esprit du lecteur.¹¹² Et puis, même si tel n'était pas le cas, le seul récit du deuxième voyage en France suffirait, croyons-nous, pour autoriser ce jugement. Ce n'est pas faire un hors-d'œuvre que d'y insister quelque peu, cette confiance en Dieu ou, en d'autres termes, l'abandon héroïque entre les mains de la Providence, ayant été la disposition d'âme qui permit à la fondatrice de ne pas sombrer moralement lorsqu'elle dut vivre pendant quatre années les yeux fixés sur "son enfer."

Une chose est particulièrement frappante dans ce voyage que fit la pauvre femme entre les années 1670 et 1672: bien que très à court de moyens humains et, qui plus est, affligée par le sentiment de son incapacité et de ses prétendues infidélités, elle imprime à son œuvre une impulsion décisive. Là où ses forces défaillent, semble-t-il, sa confiance surnaturelle sait mettre en branle la toute-puissance divine. Qu'on juge plutôt ! Partie de Québec comme une pauvre, ¹¹³ Mère Bourgeoys fait dans sa patrie un séjour de deux ans; elle obtient de Louis XIV des lettres patentes pour son Institut¹¹⁴. Elle assure par là-même une sorte de pérennité à son groupe d'institutrices, conçoit l'idée, explicite cette fois, de fonder une communauté de religieuses non cloîtrées,¹¹⁵ et opère un second recrutement d'ouvrières pour son œuvre.¹¹⁶ Enfin elle donne suite au projet de doter Ville-Marie d'un sanctuaire marial.¹¹⁷ Lorsqu'on fait le compte, on demeure surpris de voir tant de choses accomplies ou lancées avec des moyens humains si peu existants.

Le simple récit du départ, tel que la partante l'a rédigé elle-même, suffira à nous donner quelque idée du dénuement dans lequel se trouvait alors Mère Bourgeoys:

Je vas a Quebec un peut indisposee je fut quelque jours a l'hospital on dit quil faut sambarquer. Je pris Monsieur de

112. EA., 28, 29, 39, 43, etc...; aussi Glandelet, VSMB., 39, 48.

113. EA., 53.

114. EA., 55; aussi Glandelet, VSMB., 27.

115. Glandelet, VSMB., 3.

116. Glandelet, VSMB., 27-28.

117. Glandelet, VSMB., 28; aussi Ransonnet, *Vie de la Sœur Marguerite Bourgeoys* (Liège, chez Barnabé en Nouvice, 1728), 61.

Fénelon qui devoit sambarquer de permettre a son serviteur dambarquer une boite ou etoit mes hardes et ma couverte se qui me promis... Je mambarque se serviteur masseure que tout est embarqué. Je chairche mon affaire on ne voit pas clair. Il faut passer la nuit. La matin rien ne se trouve Monsieur de Fenelon veu donne une pisse de 40 s. pour aler a Quebec on croit quon va faire voile... Je mavise que Monsieur Dupui major de Montreal etoit a Quebec je lui ecrit que si ma boite se trouvoit de manvoyer ce qui me pouvoit servir en France comme les papiers et la boite a Montreal... Me voila embarquée. Je naves pas 10 sols et seule de mon sexe mais deux prestres. Je me range sur des etoupes sur un roulo de corde... Javes de la toille pour une paillase pour le naive jan fit une chemise mais je ne changa point.¹¹⁸

Après avoir trouvé dans l'assistance de M. de Fénelon de quoi faire le voyage de La Rochelle à Paris, c'est encore "sans argent, sans hardes et sans connaissances"¹¹⁹ qu'elle entre dans la capitale en décembre 1670. Toutefois la Providence veille et, à point nommé, tout arrivera à celle qui après avoir fait ce qui est en elle, sait se reposer sur Dieu de la conduite de ses affaires. Alors qu'elle est sans le sou à la porte du Séminaire de Saint-Sulpice, elle touche la somme de cent livres qu'un débiteur de Montréal, lui fait tenir sans qu'elle ait eu à la solliciter.¹²⁰ M. de Maisonneuve retiré à Paris depuis 1665 lui donne, avec le gîte, le réconfort moral.¹²¹ Puis viennent les tractations qu'imposent à la sollicitieuse, les lettres patentes à obtenir pour les Institutrices de Ville-Marie. Le Séminaire appuie sa demande; Colbert manifeste de la bienveillance, et, en juin 1671, Louis XIV accorde la personnalité civile à l'Institut de Mère Bourgeoys.¹²²

Les lettres patentes une fois obtenues, Mère Bourgeoys avise à un nouveau recrutement d'ouvrières pour son œuvre, deuxième but de son voyage en France. Pour cela, elle dirige ses pas vraisemblablement vers la Champagne, sa patrie, et lorsque l'année suivante (1672) nous la retrouvons de retour à Paris, elle groupe autour d'elle six

118. EA., 52-53.

119. EA.; aussi [E. Montgolfier], *La vie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys*, 87.

120. EA., 55.

121. EA., 55.

122. EA., 52, 55; aussi [E. Montgolfier], *La vie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys*, 88-90.

nouvelles compagnes, résolues à donner leur vie à la cause de l'éducation des petites filles de Ville-Marie.¹²³ Dans les intentions de Mère Bourgeoys, ces personnes sont plus et autre chose que des associées ou engagées, liées à la fondatrice par simple contrat civil, comme c'était le cas de la recrue de 1658. Depuis ce temps, la conscience s'est fait explicite en elle de sa mission sur terre, comme nous en prévient son historien Glandelet:

Elle n'avait pourtant en venant en Canada aucun dessein d'y établir une communauté, comme elle l'avoue elle-même dans l'un de ses écrits; et même les filles qu'elle amena six ans après de Troyes en France, où elle avait repassé pour la première fois, n'étaient engagées que par un contrat civil, pour demeurer ensemble et faire avec elle les fonctions de maîtresse d'école à Montréal, sans penser pour lors à y faire aucun établissement dans les formes. Ce dessein ne s'est formé à proprement parler que lorsqu'elle fit son second voyage en France, en mil six cent soixante et dix.¹²⁴

Cette recrue de filles séculières avec celle de 1658 constituera les premières destinataires de ses instructions spirituelles, instructions qui témoignent, en fin de compte, de la vie intérieure de la fondatrice elle-même:

Le caractère de cette communote doit estre la petitesse et l'humilité...¹²⁵ jusqu'à la venue de Monseigneur St. Vallier jay reçu plus de 40 filles à qui je n'ay jamais promis autre choses que pauvreté et simplicité.¹²⁶

Les dernières semaines de la Sœur à Paris firent avancer le projet de construction concernant le sanctuaire de Bon-Secours. On se souvient que la fondatrice, aux prises avec les inquiétudes de conscience que lui causait la maison de pierre en voie d'achèvement, avait pris de nouveaux engagements pour l'érection du sanctuaire au moment de son départ du Canada.¹²⁷ Les circonstances la favorisant, elle les mit à profit, et cela, à la manière des saints. A M. de Fancamp qui s'offre à défrayer son voyage de retour, Mère Bourgeoys, pourtant

123. Glandelet, VSMB., 27; aussi EA., 52.

124. *id et ibid.*, 3.

125. EA., 135.

126. EA., 142.

127. EA., cité dans [Faillon], *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1: 204-205.

très pauvre, indique ses préférences: une statue de la Vierge pour le futur sanctuaire, voilà qui comblerait ses vœux. Cette nécessiteuse qui sait ainsi afficher une indifférence presque téméraire pour l'argent, vit de confiance en Dieu: elle pratique déjà ce que les modernes ont appelé le devoir d'imprévoyance.¹²⁸ C'est ainsi que le 13 août 1672, la Sœur Bourgeoys rentrait à Québec après une absence de deux ans, détentrice d'une charte civile pour son œuvre et surtout l'âme soulevée par l'espoir de donner un institut de religieuses séculières à l'église canadienne.

Tout cela, la fille de Dieu l'avait accompli dans l'indigence, la prière, la défiance d'elle-même et le sentiment toujours plus aigu de ce qu'elle appelait ses infidélités passées. Elle était d'ores et déjà en marche vers la grande épreuve de 1689-1694.

A partir de cette année 1672 il devient possible de suivre d'assez près le travail de purification qui s'opère chez Mère Bourgeoys; il est latent jusque dans les initiatives même matérielles qu'elle prend; il en inspire manifestement plusieurs. L'historien peut donc reconstituer, dans ce qui s'y trouve d'essentiel, la trame de cette évolution spirituelle. Ainsi dès l'année qui suit le retour de France, la fondatrice se met à l'œuvre. C'est qu'elle tient à accomplir la promesse faite à Marie alors qu'elle a obtenu quelque allègement de ses peines. M. Dudouyt qui agit comme grand vicaire en l'absence de Mgr de Laval encore en France, est consulté par l'un des prêtres du Séminaire de Montréal, — et à l'instigation de Mère Bourgeoys — sur l'opportunité qu'il y aurait à élever.

une petite chapelle proche de la Ville de Montréal où l'on puisse aller facilement par dévotion honorer la Sainte Vierge.¹²⁹

Mais les fonds nécessaires à l'entreprise manquent. Qu'importe, la fondatrice se fera solliciteuse et trésorière pendant deux années et plus. En 1675 les travaux pourront être commencés; les sœurs en assumeront leur part,¹³⁰ et lorsque trois ans plus tard, le petit sanctuaire terminé sera ouvert au public, la piété des colons donnera à l'architecte bénévole le crédit de l'entreprise. La sœur Morin s'est

128. Isabelle Rivière, "Dieu nourrit qui se repose en Lui", *Sur le Devoir d'imprévoyance* (Paris, les Éditions du Cerf, 1933), 27-39.

129. *Registre des délibérations de la paroisse de Ville-Marie*, 24 août 1673, cité dans [Faillon] *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1: 233.

130. EA., cité dans Ransonnet, *La vie de la Sœur Marguerite Bourgeoys*, 61.

faite l'écho de l'opinion publique lorsqu'elle a consigné dans les *Annales de l'Hôtel-Dieu* le jugement qui suit:

On dit tous les jours la sainte messe, mesme plusieurs quelques fois en un jour pour satisfaire à la dévotion et confiance des peuples qui est grande envers Nostre Dame de Bon Secours. On y alla aussy en procession pour les besoins et calamités publiques avec bien du succès; c'est la promenade des personnes dévotes de la ville qui y vont tous les soirs en pèlerinage et il y a peu de bons catholiques qui ne fassent des vœux et des offrandes à cette chapelle, dans tous les périls où ils se trouvent, de tous les endroits du Canada qui est bien grand. Ceci soit dit, mes Sœurs, pour vous faire connaître l'origine de cette dévotion qui est la piété et le zèle de la Sœur Bourgeoys pour faire honorer la très digne Mère de Dieu dans sa ville-Marie. Elle a fait cet ouvrage comme les autres avec les secours que sa confiance en Dieu lui a mérité; car elle n'a manqué de rien dans toutes ses entreprises;¹³¹

Mais ce qu'ignorait la Sœur Morin, et probablement tous les colons de Ville-Marie avec elle, c'est la relation étroite qui lie l'entreprise de Bon-Secours aux peines intérieures de la fondatrice. Action de grâces pour le soulagement obtenu, et vraisemblablement demande de protection en prévision d'un avenir dont elle appréhende le poids, voilà ce qu'était le nouveau sanctuaire dans l'âme de Marguerite Bourgeoys.

A peu près vers le temps où se terminait la construction du Bon-Secours (1677), elle sentit croître la défiance qu'elle entretenait sur sa vie passée; et les ténèbres de son esprit s'en firent pour cela même plus opaques et plus angoissantes. Une difficulté de régie interne, survenue dans le groupe des institutrices, déclencha l'épreuve. Il s'agissait de décider de l'admission d'une religieuse. Comme on était partagé sur les aptitudes du sujet, il y eut division et l'épreuve de Mère Bourgeoys en fut accrue:

nos sœurs souhetes de la recevoir sœur, mais sela ne se pouvoit pas et jan aves dit la raison a Monseigneur et a Monsieur Souart Cela fit bien du trouble antre nos Sœurs et je croy que des ce temps la nos Sœurs aves perdu la confiance en moy et moy la liberté de leur parler.¹³²

131. La Sœur Morin, *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal*, 86.

132. EA., 147.

Il est instructif d'observer le développement presque insensible de ce douloureux état d'âme tel que nous l'a décrit Mère Bourgeoys; elle l'a fait d'une façon laconique, quoique strictement suffisante dans les *Écrits Autographes*. Revenons quelque peu en arrière. Tout d'abord la légère mésentente de 1663 n'était après tout qu'un simple incident: pour donner une directrice aux dix-sept filles du roi, Sœur Marguerite était allée demeurer quelque temps avec elles;¹³³ la chose n'avait pu se faire sans un éloignement temporaire de ses sœurs. En notant le fait longtemps après coup, elle remarque qu'elle avait causé quelque déplaisir à celles-ci et qu'en même temps elle avait manqué à son devoir en négligeant de donner des instructions à sa petite communauté. Puis, en la même année, un autre problème s'était posé: celui de la construction de pierre. On se rappelle, sur ce sujet, les divergences de vues entre la fondatrice et ses compagnes. L'état d'âme de Mère Bourgeoys s'en était aggravé puisqu'elle a porté sur cet événement et sur toute la période qui suivit le premier voyage en France, le jugement que l'on sait:

Depuis mon retour de France — celui de 1659 — étant en communauté avec mes sœurs je n'avais pas la même liberté qu'auparavant.¹³⁴

Enfin l'année 1670 nous l'a montrée de nouveau aux prises avec ses épreuves; elle n'avait pu en alléger quelque peu le poids qu'en promettant à la Vierge Marie, le sanctuaire de Bon-Secours. A tenir cette promesse, nous l'avons vue s'appliquer, de 1672 à 1678.

Il est donc vrai que, durant quinze années consécutives, le sentiment de son incapacité et de ses prétendues infidélités l'a étreinte sans relâche. Dans la période qui va suivre, la situation ne cessera d'empirer. A la veille d'entreprendre son troisième voyage en France, la fondatrice est plus que jamais en proie au tiraillement intérieur. Ses doutes persistent — ils se font épuisants — sur ses aptitudes à gouverner ses compagnes; en outre ses remords fondés sur ses prétendues infidélités dans la gestion de son œuvre, se sont faits intolérables. Sortir de cette impasse, ou par la démission ou tout au moins par l'exposé de ses doutes à Mgr de Laval alors en France, est l'une des raisons qui poussent Mère Bourgeoys à s'y rendre:

133. EA., cité dans [Faillon], *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1: 188.

134. EA., cité dans [Faillon], *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1: 204.

En 1680 je retourne en France sous prétexte de nos règles mais cetoit pour une tres grande penne de voir que toutes choses netes pas comme je voulois.¹³⁵

La démarche auprès de Mgr de Laval ne produisit pas le résultat escompté par Mère Bourgeoys. Blâmée de ce qu'elle avait entrepris le voyage pour obtenir que des règles fussent données à la Congrégation,¹³⁶ elle ne put même pas, semble-t-il, aborder la question de ses peines intérieures. La même année, elle revenait au pays, l'âme aussi lourde qu'à l'heure du départ. L'année 1683 ramena un problème non moins troublant: la démission de Mère Bourgeoys comme supérieure de la Congrégation. La fondatrice ne rajeunissait pas. En 1683, elle atteignait sa soixante-quatrième année; et surtout ses doutes sur elle-même, les inquiétudes que lui causaient ses soi-disant infidélités passées, tout cela minait la sexagénaire déjà usée par tant de travaux. Sur sa demande, on commença d'aviser à l'élection d'une remplaçante, peu de temps avant le 6 décembre. Deux noms s'étaient imposés à l'attention générale, ceux de Marguerite Soumillard et de Geneviève Durosoy, deux des recrues faites au cours du deuxième voyage en France. Toutefois on n'avait pas procédé plus avant, pour l'instant.

Voici qu'une catastrophe forcerait à remettre à beaucoup plus tard l'élection projetée: un incendie allait raser la spacieuse maison de pierre; les deux sœurs mentionnées plus haut périraient dans les flammes:

L'incendie qui arriva la nuit du six au sept décembre mil six cent quatre vingt trois fut si soudain et si violent qu'il s'en fallut peu que toutes les sœurs n'y fussent enveloppées, et deux d'entre elles, très bons sujets de la Congrégation, à savoir la sœur Geneviève Durosoy, qui était assistante, et la sœur Marguerite Soumillard, nièce de la Sœur Bourgeoys, y furent consumées.¹³⁷

Il était significatif que les deux victimes de l'incendie étaient précisément les deux sœurs dont les noms avaient été mis de l'avant dans le projet d'élection. La Providence à qui mère Bourgeoys s'était abandonnée toute sa vie, semblait signifier ses volontés; la supérieure

135. EA., 142.

136. Ea., cité dans [Faillon], *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1: 258; aussi Glandelet, VSMB., 41.

137. Glandelet, VSMB., 41.

fondatrice demeurerait au poste, quoi qu'il en pût être de sa désolation intérieure. Quant à ses propres sentiments sur l'incendie qui laissait ses sœurs comme des pauvresses sur la route, elle les a traduits dans des mots où percent l'affliction et la joie spirituelle.¹³⁸ Etat d'âme complexe où l'on discerne que si la mère ressentait profondément la disparition de ses deux filles et l'anéantissement de la résidence, son esprit de foi lui faisait aussi voir dans le désastre le Dieu qui, en toute bonté pour la créature, immole parfois personnes et choses aux intérêts supérieurs de sa gloire.

1689-1694

Dans les décrets providentiels, semble-t-il, les peines intérieures dans lesquelles vivait Mère Bourgeoys depuis de longues années, avaient miné peu à peu ses forces physiques et morales, et préparé par là, le grand désarroi spirituel qui l'atteignait à l'automne de 1689. Les graves reproches qu'elle se faisait dans la gestion de son œuvre accomplie en Nouvelle-France, devait la rendre particulièrement vulnérable au moment de l'offensive majeure ourdie par le démon pour saper sa vie intérieure et son union à Dieu. C'est là ce qui ressort des faits dont nous donnons ici le récit abrégé.

Lorsqu'en novembre 1689 se produisirent les premières manifestation d'illuminisme à la Congrégation, Mère Bourgeoys était presque une septuagénaire. Au surplus, c'était une créature affaiblie, corporellement usée par les austérités spirituelles et les labeurs de l'apostolat.¹³⁹ Depuis qu'à l'âge de vingt ans, elle s'était tournée vers Dieu, les austérités de la vie pénitente n'avaient pas cessé d'être son fait. Une alimentation grossière et rationnée, un sommeil rendu insuffisant par les heures de prières et les mortifications corporelles, sept traversées de l'Atlantique, de nombreux voyages à travers la colonie opérés dans des conditions souvent inhumaines, tel avait été le lot de la Sœur depuis quelque cinquante ans. C'était là le terrain favorable dans lequel allaient tomber les troublantes révélations de la sœur Tardy.

Celle-ci que Faillon se contente de caractériser charitablement dans les termes suivants: "une bonne fille... esprit vif et ardent",¹⁴⁰

138. EA., 143; aussi Glandelet, VSMB., 42.

139. Glandelet, VSMB., 80, 84.

140. [Faillon], *Vie de la Sœur Bourgeoys*, 1: 379.

prétendit donc en fin d'année 1689 avoir reçu des âmes du purgatoire une communication dont voici la substance: dans la nuit du 3 au 4 novembre (1689), la Sœur Tardy veille au foyer de la communauté à Ville-Marie. Illusion pure et simple, ou bien illusion déjà quelque peu mêlée de supercherie, elle prétend s'être entretenue avec les âmes du purgatoire. Celle qui revient ainsi d'entre les morts, signifie à la veilleuse que la Supérieure s'est mise en état de péché mortel¹⁴¹ à cause d'une sœur qu'elle lui nomma. La conclusion suggérée — sinon explicitement formulée — par le fantôme, est que la supérieure doit se démettre.

Voilà ce que la Sœur Tardy vient exposer à sa supérieure peu après la prétendue apparition. Quelle fut la réaction de Mère Bourgeoys à cette première mise en demeure? Nous l'ignorons. Troublée, elle le fut peut-être. En tout cas, elle n'en vint pas au geste pratique réclamé par la Sœur Tardy sous le couvert de la religieuse décédée. Cette lenteur à se démettre dut irriter, puisque, deux mois plus tard, en janvier 1690, la¹⁴² visionnaire se présentait devant sa Supérieure avec un deuxième message émanant de la même source:

Le 3 ou 4 Janvier (1690) cette morte apares derechef et dit Cette Supérieure na pas encor fait ce quelle doit faire cest la derniere fois que je laverty car je vas en paradis Cette Sœur me vient dire cela lapres dinée.¹⁴³

Cette fois, l'ordre donné se muait donc en une menace; c'était plus qu'il n'en fallait pour jeter la pauvre supérieure dans le désarroi,

Il est difficile de dire ma penne, confesse mère Bourgeoys et jay demeuré 50 mois dans cette penne.¹⁴⁴

Pour ajouter à la gravité de la situation, tout de suite la visionnaire se vit appuyée dans ses projets de réforme, tant à la Congrégation que dans toutes les communautés de Ville-Marie, par trois ecclésiastiques du Séminaire. Esprits inquiets et intempérants eux aussi, ils inclinaient à des excentricités semblables à celles de la Sœur Tardy.

141. EA., 143; aussi [E. Montgolfier], *La Vie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys*, 143.

142. EA., 143, 147; aussi [E. Montgolfier], *La Vie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys*, 143.

143. EA., 147; aussi [E. Montgolfier], *La Vie de la Vénérable Marguerite Bourgeoys*, 143.

144. EA., 148.

C'était monsieur Bailly, directeur spirituel de la Congrégation et précédemment écarté de la mission de la Montagne pour sa crédulité et sa propension à découvrir de la sorcellerie partout; M. de la Colombière, confesseur des Hospitalières, homme pieux mais sans équilibre, d'un grand ascendant spirituel et au sujet duquel M. Tronson, pourtant perspicace, entretenait encore en 1690 les meilleurs espoirs; enfin M. Guyotte, curé de Ville-Marie, connu pour son zèle fougueux et mal dirigé, pour ses abus de langage et son intransigeance de procédés.¹⁴⁵

Tant d'égarements chez les hommes dont elle était en droit d'attendre lumière et réconfort, plongèrent dans la plus profonde désolation la Mère Bourgeoys.¹⁴⁶ Se croyant sous le coup de la réprobation divine, elle se mit à raréfier ses communions; quatre mois durant, elle n'ose s'approcher de la Sainte Table; elle s'abandonnait à la justice de Dieu, bien plus tourmentée de se croire privée de l'amitié divine, que d'être atteinte un jour par les tourments de l'enfer.¹⁴⁷ Par là, s'opérait en son âme ce douloureux travail de purification dont saint Jean de la Croix nous a décrit d'expérience les horreurs, et que Dieu réserve à des âmes aimées entre toutes.

Le 2 septembre (1690) mourait à Montréal la Sœur Anne Mayrand. Encore un des espoirs de Mère Bourgeoys qui s'évanouissait. Obéissant en effet à un désir déjà ancien et plusieurs fois exprimé, elle avait reparlé de démission. On avait cru bon, cette fois, d'aviser sérieusement à l'élection d'une nouvelle supérieure et l'on avait fait venir dans ce but la Sœur Anne Mayrand qui, bien que malade, était qualifiée pour s'acquitter de la fonction. Voilà qu'une fois encore, comme au lendemain de l'incendie de 1683, où avait péri Geneviève Durosoy et Marguerite Soumillard, la Providence, en rappelant à elle Anne Mayrand, fermait la porte à une démission.

La visite de Mgr de Saint-Vallier à Montréal, au cours de ce même mois de septembre (1690), n'améliora guère la situation personnelle de Mère Bourgeoys; la situation d'ensemble s'en trouva plutôt aggravée par suite de la confiance excessive manifestée par le

145. M. Tronson à MM. de Casson et de Belmont, mars 1691, dans *Correspondance de Monsieur Louis Tronson*; lettres choisies, annotées et publiées par L. Bertrand (Paris, Lecoivre, 1904) 2: 308-309.

146. Ea., 143.

147. Glandelet, VSMB., 47-48.

prélat aux trois ecclésiastiques en mal de réformes. Quand il fut reçu à la Congrégation, la fondatrice lui exposa ses misères et reparla de démission :

Monseigneur St Vallier est arrivé a qui jay dit mon maleur et ensuutte comme depuis bien du temps nos Sœur aves perdu la confiance en moy et moy la liberté de leur parler et que je ne saves pas ce qui se faisoit en la maison et ma negligence a ete telle que je ne poves trouver mal tout ce que pourtant me faisoit bien soffrir. Je luy ai prie de mettre une autre supérieure dans lesperance que tou se feroit plus parfaitement.¹⁴⁸

L'évêque ne fit pas droit à la demande de la fondatrice; surtout il ne la remplaça pas par la Sœur Tardy pourtant "désignée par les voix d'outre-tombe pour occuper le poste". La pauvre âme dut continuer à tenir le coup. C'est de M. de Belmont que devait venir le salut. Esprit intelligent et positif, cet homme d'ordre et de sens rassis, ne pouvait que répugner aux rêveries des visionnaires, à leurs divagations spirituelles, ainsi qu'à leurs intransigeants projets de réformes pour la colonie de Ville-Marie. Tard, à l'automne de 1690, il écrivit à M. Tronson la lettre libératrice qui dénonçait les fomentateurs de trouble, leurs visées, l'ampleur des dégâts déjà causés soit au Séminaire, soit à la Congrégation.

Le Supérieur du Séminaire de Paris avait plus de raisons que quiconque d'être stupéfié à la lecture de la dénonciation de M. de Belmont. Six mois plus tôt n'avait-il pas signifié à M. de la Colombière toute la confiance qu'il mettait en lui? Or celui-ci était précisément, avec la Sœur Tardy, le principal responsable du mal. M. Tronson déchantait; en homme qui ne ferme pas les yeux à la réalité si cruelle qu'elle soit, il réagit d'une manière radicale.¹⁴⁹ Quant à Mère Bourgeois, si les diverses mesures prises par M. Tronson pour conjurer le mal, n'allèrent pas jusqu'à l'arracher à son malheur, elles étaient cependant de nature à lui en alléger le poids. C'est toutefois Dieu lui-même qui, un peu plus tard, la tirerait de son épreuve. Pour le

148. Ea., 143.

149. M. Tronson à MM.: 1) de Casson, 16 juillet 1691; 2) de Casson et de Belmont, 2 février 1692; 3) de Casson, mars 1692; 4) de Belmont, mars 1692; 5) de Casson, 20 février 1693; 6) de Belmont, mars 1693; 7) de la Colombière, mars 1693, dans *Correspondance de M. Louis Tronson; lettres choisies, annotées et publiées par L. Bertrand* (Paris, Lecoq, 1904), 2: 309-327.

moment, c'est-à-dire en fin d'année 1691, alors qu'elle se voit toujours menacée de l'éternelle réprobation, elle vit de foi et de charité: indice non trompeur du travail de purification spirituelle opéré en son âme. Elle va même jusqu'à plaider auprès de M. Tronson la cause de la Sœur Tardy;¹⁵⁰ mais dans l'esprit du supérieur l'affaire de Montréal était classée et pour autant que les événements dépendraient de lui, les extravagances du passé ne seraient pas ressuscitées.

Le début de l'année 1694 fut le moment marqué par la Providence pour mettre fin à l'épreuve de la fondatrice; Dieu jugeait sans doute que le tourment avait assez duré:

J'en fus affranchie, a-t-elle écrit, aussi subitement qu'une clarté renfermée à laquelle on ouvre une fenêtre. Je ne puis m'expliquer autrement.¹⁵¹

En son âme le travail de purification n'était pas terminé pour autant; il se continuerait sous une forme différente, moins douloureuse, moins tragique, mais de façon encore efficace, comme il nous reste à le faire voir.

1694-1700

La démission de la fondatrice comme supérieure, son élection comme cinquième conseillère et admonitrice marquèrent la dernière partie de l'année 1693.¹⁵² Cette élection, il est bien loisible d'y voir une simple déférence à laquelle les votantes estimèrent difficile de se soustraire. Ce fut, en tout cas, une chose plutôt nominale dans la pratique de la vie communautaire. Voilà ce que suggèrent les réflexions de l'élue sur la situation qui lui fut faite après l'élection du 8 septembre. Il est possible, du reste, que les impressions de la démissionnaire aient

150. "Je souhaite, lui écrivait, le 4 mars 1692, le Supérieur de Saint-Sulpice, que les esprits de toutes vos bonnes filles soient calmés: que les sujets de peine que l'on vous a donnés soient dissipés, et que, toutes rentrant dans la voie commune de l'obéissance, vous puissiez voir la sainte paix, que Jésus-Christ vous a méritée par sa mort, bien établie dans votre maison. Je ne crois pas que la sœur Tardy — [au Canada] — ni que M. Bailly et M. de Lacolombière remontent à Montréal. Quelque saintes que soient ces trois personnes, et quelque service qu'en eût pu retirer votre maison, vous ne devez point regretter leur absence; et vous en saurez mieux les raisons sur les lieux, que ne pourrais vous les mander.", cité dans [Faillon], *Vie de la Sœur Bourgeoys*, I: 391.

151. EA., cité dans *Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal*, (Montréal, 1941, 9 volumes), I 229; aussi EA., 144.

152. EA., 143, 124.

été aggravées par son âge avancé d'abord, — elle était septuagénaire — et aussi par la peine qu'elle en ressentit. Si l'on trouvait à s'étonner que Mère Bourgeoys, pourtant purifiée par la terrible épreuve de 1689-94, ait encore pu ressentir l'humiliation, le délaissement, une fois confinée à l'infirmerie de la communauté, il faudrait en ce cas se rappeler quelques observations des auteurs spirituels sur l'état des âmes avancées et même des parfaits. Ceux-ci, observent-ils, conservent jusque dans les purifications de la nuit de l'esprit, un orgueil subtil, un amour propre qui résiste à tout, et la perfection de la terre n'est toujours que relative.

Telle est, croyons-nous, la vérité à garder dans l'esprit, si on veut lire dans sa pleine signification, cette page des *Écrits Autographes* où percent chez Mère Bourgeoys, le délaissement ressenti, une inaction qui pèse, un isolement douloureux, le tout accepté, en fin de compte, de la main de Dieu :

J'avais pensé pouvoir m'entretenir avec la nouvelle supérieure de ce que l'expérience m'avait fait connaître pendant quarante ans; je l'avais dit à Monseigneur, mais l'élection faite je me vis dénuée de tout. On m'avait élue admonitrice, mais je n'ai eu aucune occasion d'exercer cet office. J'étais aussi conseillère, mais je ne savais la conclusion d'aucune affaire. Je sus que nos Sœurs avaient bien de la peine au sujet de l'achat que j'avais fait à Québec je demandai que l'on me laissât cette dette à payer, car j'étais bien assurée d'en sortir quitte. Cela ne m'a pas été accordé. J'ai appris plus tard que M. Hazeur était payé entièrement, mais je n'ai pas su par qui, comment, ni en quel temps. J'ai voulu me charger de la Providence qu'on quittait; on s'y est opposé. J'aurais voulu être employée aux classes ou à quelque autre office de la maison; je n'ai pu l'obtenir.¹⁵³

Ce n'est pas à dire cependant que la Mère fondatrice ait vécu dans l'amertume ses dernières années sur la terre, qui s'annonçaient comme une période de réclusion. Elle-même nous rassure après avoir raconté comment, au début de l'année 1694, la grâce de Dieu la délivra de l'idée obsédante de sa réprobation :

Depuis que je n'ai plus les peines que j'ai eues pendant cinquante mois, notre bon Dieu me fait la grâce que tous les

153. EA., cité dans *Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal*, 1: 226; aussi EA., 143.

désirs que je sens se terminent doucement; cependant, je n'ai rien fait pour mériter cette miséricorde, elle est toute gratuite. Il me semble que j'ai toute la volonté d'en être reconnaissante, n'ayant plus rien à faire que de m'étudier à accomplir la volonté de Dieu, à laquelle je me suis vouée de tout temps.¹⁵⁴

Son âme était donc sortie pacifiée de l'épreuve. Ce n'était pas, sans doute, la pacification définitive de l'éternité; et les luttes qu'elle aurait encore à soutenir avant l'heure du trépas, le prouveraient d'abondance. Mais, enfin, la soumission à la volonté divine aimée par-dessus tout restait, pour la Mère, la disposition fondamentale dans laquelle venaient se fondre toutes ses volontés, ses projets persistants, ses ambitions de travail, surtout ses désirs de ramener à la ferveur sa communauté que, dans ses propres besoins d'héroïsme, elle croyait engagée dans la voie du relâchement.¹⁵⁵ En l'année 1697, la fondatrice vivait toujours dans l'isolement qui avait commencé d'être son partage au lendemain de sa démission. Une fois rendus les bons offices qu'on lui avait demandés lors de la difficile question de l'approbation des Règles, on avait laissé Mère Bourgeoys, semble-t-il, à sa solitude. Elle ne sortait plus de l'infirmerie. Il valait mieux y coucher et y prendre ses repas à cause de son grand âge, lui disait-on, et pour tenir compagnie à la Sœur Crolo, qui ne pouvait plus se rendre au réfectoire. Elle communiquait peu avec ses sœurs; elle ne sortait que rarement même pour aller à l'église, pouvant aisément entendre la messe à la maison. Sa vie s'apparentait donc par plus d'un côté à celle de la recluse Jeanne Le Ber pour qui les portes de la Congrégation s'étaient ouvertes le 5 août 1695. Ses idées sur ses soi-disant négligences passées la tenaillaient toujours et elle ne cessait de se tenir coupable pour la vie relâchée à laquelle, croyait-elle, se laissait aller sa communauté:

En 1694 jeune veue, a-t-elle écrit dans ses mémoires autobiographiques, qui fit que toutes mes pennes de damnation etes passee mais peu temps apres ceux de ma négligence mon peut de fermeté que j'aves eu pour faire avancer mes sœurs — [me revinrent] — mais quoy on ne me demande point d'avis ny je nen donne point et je nay veue sur quoy que ce soit. Il faut demeurer dans mes pennes et je voy que la première regle ne sobserve pas et je croy que si j'aves eu un peu de vigilance

154. Ea., cité dans *Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal*, 1: 229.

155. EA., 144, 125.

et de fermete nous aurions suivi nostre premier desain. Il me semble que Nostre Seigneur retire ses grandes grâces a cause de mes fautes...¹⁵⁶

Dans la nuit du 3 au 4 juillet (1697), elle se sentit pressée par une forte pensée, un impérieux devoir: avertir sa communauté de ses manquements. Toutefois elle en resta, pour l'heure, sur la résolution de demander avis quant à ce qu'elle devait faire. Trois mois plus tard, dans la nuit de 5 au 6 octobre, nouvelle irruption dans son esprit de la même idée — nouvelle touche de l'Esprit Saint, semble-t-il —. Cette fois elle n'hésita plus, comme elle nous le dit elle-même:

La nuit du 5 au 6 cette pensée ma redouble ausi violemment que la premiere fois et je me suis resolue de faire ce que je poures pour correspondre fidellement pour ce sujet et je demeuray en passiance atendant de savoir ce que je debes faire mais quelque jours apres jay ete for pressée de crainte destre infidelle a Dieu. Je me resous de marquer ce quil ma semble nesaisere.¹⁵⁷

* * *

Telles sont les circonstances d'où sont sortis "*Les Écrits autographes*" de Mère Bourgeoys. Composés sans suite et souvent sans liaison, ils ramènent à plusieurs reprises les mêmes thèmes; rédigés, au surplus, par une septuagénaire que les labeurs apostoliques avaient usée, ils portent la marque de leurs origines. Il n'empêche que, tels qu'ils sont, ils nous ont conservé les grandes lignes de cette admirable vie, les grâces merveilleuses et redoutables dont Mère Bourgeoys a été gratifiée, les desseins de Dieu sur sa communauté, les buts et les moyens qui ne doivent pas cesser d'être les siens si elle veut répondre à sa vocation. Ces mémoires constituent donc tout à la fois l'expression de grands tourments intérieurs, un examen de conscience pour celle qui allait être bientôt rappelée, un testament pour ses filles, un geste de gratitude adressé à la Providence qui avait guidé la fondatrice dans toutes ses voies.

Deux faits marquèrent l'année 1699: le 28 février décédait la bonne et serviable Sœur Crolo.¹⁵⁸ Avec cette mort, tombait pour

156. EA., 144.

157. EA., 132.

158. *Histoire de la Congrégation Notre-Dame de Montréal*, 2: 169-170.

Mère Bourgeoys, une de ses dernières raisons de vivre sur la terre. Depuis 1695, en effet, n'avait-elle pas eu, pour principale fonction, de prendre soin de celle qui se nommait volontiers elle-même "l'âme de la maison" ?¹⁵⁹ Puis la fondatrice semble avoir fait une grave maladie dont elle s'était, cependant, remise complètement. Mais voilà qu'en la nuit du jeudi, 31 décembre 1699, au vendredi, 1er janvier 1700, il y eut alerte en la maison de la Congrégation. La maîtresse des novices, Sœur Catherine Charly, malade à l'infirmierie depuis quelque temps déjà, parut sur le point de trépasser. Les veilleuses angoissées se hâtèrent de prévenir toutes les Sœurs: on allait réciter les prières des agonisants. Prévenue comme toutes les autres, Mère Bourgeoys fit à Dieu cette prière:

"Ah, mon Dieu que ne me prenez-vous plutôt que cette pauvre
Sœur qui peut encore servir cette pauvre maison, et moi qui
y suis inutile."¹⁶⁰

La fondatrice avait l'âme héroïque: à maintes reprises depuis la décisive entrevue avec M. de Maisonneuve en 1652, elle avait offert sa vie pour l'amour de Dieu et du prochain. Elle réitéra son offrande qui, cette fois, semble-t-il, fut acceptée. Dès l'instant la malade commença de se mieux trouver et peu d'heures après le danger de mort était écarté. En revanche, le soir du même jour — 1er janvier 1700 — Marguerite Bourgeoys, jusque-là bien portante, était saisie d'une grosse fièvre qui s'accompagnait de souffrances aiguës. Douze jours durant, elle souffrit ainsi, gémissant des douleurs qui accablaient son pauvre corps tout usé, mais l'âme pacifiée dans l'acceptation de la volonté divine. Le 12 janvier à l'aube, elle entra en agonie et trois heures plus tard, elle expirait.

Mère Bourgeoys était parvenue au terme de son itinéraire spirituel. Vingt années de vie purgative (1620-1640) l'avait initiée à la vie intérieure. Puis la seconde conversion de 1640 l'avait introduite dans la vie illuminative en la faisant passer par la nuit des sens pendant qu'elle commençait son apostolat missionnaire en Nouvelle-France. Pendant trente ans environ elle a ainsi cheminé spirituellement jusqu'aux environs des années 1663 ou 1670, alors qu'elle entra dans la vie unitive. A partir de ces années les ténèbres de la nuit spirituelle

159. EA., 124.

160. Glandelet, VSMB., 114-115.

étaient toujours allées s'épaississant sur elle jusqu'aux années 1689-94 qui furent le point culminant de sa douloureuse purification. Comme toutes les âmes sanctifiées profondément, elle a eu la contemplation pour partage;¹⁶¹ mais, femme d'œuvres avant tout, Mère Bourgeoys a eu une vie spirituelle marquée par l'exercice du don de conseil et de force. Dans la lignée des âmes saintes qui illustrent l'Église du Christ, elle prend donc place, croyons-nous, à côté de Vincent de Paul et de Jean Bosco.

YVON CHARRON, p.s.s.

161. "Je suis une pauvre fille, écrivait-elle à son directeur de conscience, qui n'ai pas l'esprit de discourir avec Dieu, mais une seule vérité m'occupe longtemps; je ne suis pas capable de faire autre chose.", cité dans *Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal*, 2: 160-161.